



HAL
open science

De Fontenelle à Voltaire : de la notion de progrès à celle de génération

Guilhem Armand

► **To cite this version:**

Guilhem Armand. De Fontenelle à Voltaire : de la notion de progrès à celle de génération. Travaux & documents, 2012, La Question de la Génération dans les lettres et les arts, 42, pp.27-36. hal-01217709

HAL Id: hal-01217709

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01217709>

Submitted on 12 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De Fontenelle à Voltaire : de la notion de progrès à celle de génération

GUILHEM ARMAND

L'histoire littéraire lansonniennne nous a appris à assimiler l'idée de progrès au siècle des Lumières. On l'associe aux grandes entreprises telles que l'*Encyclopédie*, à la figure de Voltaire et aux affaires Calas ou Sirven. Cependant, cela fait déjà un certain nombre d'années que l'on sait qu'elle n'a pas surgi *ex nihilo*, qu'elle parcourt déjà les écrits de la Renaissance et du XVII^e siècle. Fontenelle et Bayle, souvent qualifiés de « précurseurs des Lumières » furent sans doute les premiers à la théoriser, bien avant l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, de Condorcet (1795). Du point de vue de l'histoire des sciences, par exemple, Fontenelle est désormais considéré comme un des inventeurs de cette discipline : plus qu'un simple vulgarisateur – à une époque où la notion n'est guère concevable – il fut un véritable épistémologue avant la lettre¹. A cet égard, la dette de l'adversaire de Rousseau (l'on pense, bien sûr au *Discours sur les sciences et les arts* de ce dernier), de l'auteur du *Mondain vis-à-vis du vieux secrétaire* de l'Académie, ne fait aucun doute. Ce qui n'empêcha pas Voltaire, dont le sentiment de reconnaissance était fort discutable, de s'opposer régulièrement à Fontenelle, dans ce qui semble un véritable conflit de générations : les anciens tenants de la science cartésienne face aux modernes newtoniens.

Mais ce conflit entraîne aussi la confrontation de deux visions du progrès, dont les implications dans l'histoire de la littérature et des idées nous touchent encore aujourd'hui.

Il s'agira donc de revenir sur la conception des progrès du savoir chez Fontenelle et chez Voltaire pour mieux comprendre la distance qui sépare les deux hommes : au-delà d'une querelle de systèmes, peut-être s'agit-il aussi d'une redéfinition de l'Histoire conçue comme une périodisation fondée sur le concept de modernité.

¹ Sur ce point, voir notre article, « La construction de l'image du savant chez Fontenelle », *Revue Fontenelle* n° 4, Presses Universitaires de Rouen, 2006, p. 79-93 ; ainsi que Simone MAZAURIC, *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences à l'aube des Lumières*, Paris : Fayard, « histoire de la pensée », 2007.

L'auteur des *Nouveaux Dialogues des Morts* (1783), moins mesuré qu'on ne l'a trop souvent dit, semble prendre le parti des Modernes, aux côtés de Perrault, en 1788 en écrivant sa *Digression sur les Anciens et les Modernes*. Mais ce texte n'a certes pas la force polémique du *Parallèle* de Perrault, ni l'inscription politique du *Siècle de Louis Le Grand*. Bien au contraire, il semble se situer, ou plutôt placer sa vision de l'Histoire bien au-dessus de cette querelle :

Toute la question de la prééminence entre les Anciens et les Modernes étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui².

Cette sage et prudente position qui, hors-contexte, pourrait s'apparenter à une forme de neutralité, relève en fait d'une vision alors singulière de l'histoire humaine. S'il remet en cause la suprématie des Anciens sur les Modernes, c'est non pas pour l'inverser, mais pour souligner une relative égalité, fondée sur la nature de l'homme, sur la constance de son esprit, de ses qualités, mais aussi, voire surtout, de ses défauts. C'est tout l'objet de *De l'origine des fables*, ouvrage écrit sans doute entre 1691 et 1699, mais publié en 1724, en même temps qu'une réédition des *Entretiens sur la pluralité des mondes* : une coïncidence éditoriale qui fait sens car revenir sur les fables des Anciens destinées à expliquer le monde et, dans le même ouvrage, diffuser la théorie révolutionnaire de Galilée, c'est bien là une démarche épistémologique. L'objet de *De l'origine des fables* est non seulement de dénoncer les fables du passé, mais surtout d'en démonter les mécanismes, de souligner combien l'amour de l'homme pour l'imagination et pour l'erreur est universel et intemporel. Sur ce plan, il n'y a ni progrès, ni décadence, sur le plan chronologique, comme sur le plan géographique. Inspiré des Libertins érudits du XVII^e siècle, il élabore une forme de relativisme universel :

Nous devons toujours nous souvenir de ne pas prendre pour règle de nos jugements des mœurs aussi délicates, pour ainsi dire, et aussi adoucies que les nôtres, elles condamneraient trop vite des mœurs plus fortes et plus vigoureuses³.

La leçon résonne encore de nos jours : il est donc totalement impertinent d'établir des échelles de valeur d'une civilisation à une autre, qu'elles soient ou non séparées dans le temps.

² FONTENELLE, *Digression sur les Anciens et les modernes*, M. FUMAROLI (éd.), *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Gallimard, « folio classique », 2001, p. 295.

³ Cité par Diego VENTURINO, « Fontenelle, la modernité et le temps présent. L'éloge de Pierre le Grand », *Revue Fontenelle* n° 6-7, p. 47.

Et dans *De l'origine des fables*, Fontenelle va plus loin : il y explique que « cette philosophie des premiers siècles roulait sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philosophie n'en a point d'autre »⁴. Autrement dit, nous sommes sans doute encore en train de composer nos propres fables que nous prenons pour des vérités. Les Philosophes des Lumières reprendront à l'envi cette idée, et se la renverront mutuellement, transformée en un reproche qui consiste à dénoncer le système philosophique de l'adversaire comme étant une fable.

Autant philosophe ou historiographe qu'historien, il porte un regard critique sur l'histoire qu'il élabore, ainsi qu'il le dit, comme un système :

Elle ressemble assez à la manière dont on fait un système de philosophie. Le philosophe a devant lui un certain nombre d'effets de la nature et d'expériences ; il faut qu'il en devine des causes vraisemblables, et que de ce qu'il voyoit, et de ce qu'il devine, il en compose un tout bien lié ; voilà le système. L'Historien a aussi un certain nombre de faits dont il imagine les motifs, et sur lesquels il bâtit le mieux qu'il peut un système d'histoire, plus incertain encore et plus sujet à caution qu'un système de philosophie⁵.

C'est que, dans ce siècle des moralistes, la conception de l'histoire de Fontenelle confine, par moments, à l'anthropologie. Cette discipline devient une méthodologie qui permet de comprendre les lois générales de l'esprit humain. Et Jean Dagen a déjà souligné que Fontenelle est « le premier à parler d'une *histoire de l'esprit humain* en donnant à ces mots le sens que le XVIII^e siècle va leur conserver »⁶.

Cependant, il s'agit, en raison d'une vision assez pessimiste de l'homme, d'une conception assez statique de l'histoire⁷. Mais cela n'est paradoxalement pas incompatible avec la notion de progrès, que l'on interprète trop souvent encore à l'aune d'un dix-neuvième siècle positiviste qui a érigé cette notion en mythe. Roland Mortier résume très bien ce paradoxe dans sa formule « Fontenelle entre l'optimisme scientifique et le pessimisme anthropologique »⁸.

⁴ *De l'origine des fables* OC 3, p. 189. Notre édition de référence (à laquelle renvoie l'abréviation OC suivie du n° du tome) sera : FONTENELLE, *Œuvres Complètes*, T. 1 à 9, Alain NIDERST (éd.), Paris : Fayard, « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », 1990-2001.

⁵ *Sur l'histoire* (OC 3, p. 176).

⁶ Jean DAGEN, *L'Histoire de l'esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 18.

⁷ Sur ce point, voir Frédéric CHARBONNEAU, « Parallèles et symétries. Postérité du dialogue fontenellien », Marc André BERNIER (dir.), *Parallèle des Anciens et des Modernes. Rhétorique, histoire et esthétique au siècle des Lumières*, Laval, PUL, 2006, p. 63-77.

⁸ Roland MORTIER, « Fontenelle entre l'optimisme scientifique et le pessimisme anthropologique », *Fontenelle, Actes du colloque de Rouen*, 1989, p. 675-685.

Il ne s'agit pas, pour Fontenelle, de lire ou de tracer une droite ligne depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours : de la splendeur des Anciens au siècle de Louis XIV, en passant par les temps barbares et obscurs du Moyen âge européen, dans cette périodisation nécessairement schématique et réductrice, difficile de distinguer une quelconque évolution. La seule évolution constatable n'est pas celle des hommes – dont la nature est invariable –, ni des peuples ou des civilisations, mais c'est celle de la science – au sens large – qui grandit au fil des générations, comme le résume Diego Venturino :

A ses yeux, l'histoire des progrès de l'esprit humain doit à la fois intégrer l'histoire de ses origines (médiocres), son développement (contrasté) et ses prolongements (espérés). Sa notion de *moderne* fait cohabiter les dimensions chronologique et philosophique : il y a une modernité chronologique, dans le sens que les Romains étaient modernes par rapport aux Grecs ; il y a une modernité philosophique qui désigne l'ensemble des esprits éclairés qui se sont succédé dans le temps et ceci depuis les origines. Chaque génération de modernes porte en elle les savoirs des générations qui le furent dans le passé⁹.

Ainsi, chaque savant, chaque découverte, au lieu de représenter une étape précise dans une chronologie, s'apparente davantage à un élément d'un tout en train de se constituer, comme n'importe quel corps vivant dans la fameuse métaphore vitaliste de la chaîne des êtres. Et les *Eloges des savants* en sont l'illustration : l'éloge individuel prend tout son sens dans ce vaste ensemble qu'il ne faut pas simplement lire comme une suite de panégyriques, mais bien comme l'expression d'une collectivité en devenir permanent, à l'image d'un savoir en constant progrès. « En sorte qu'est en train de naître, et c'est à nos yeux l'apport inestimable de l'œuvre scientifique de Fontenelle, l'idée moderne de **synthèse** »¹⁰, résume R. Marchal. Fontenelle se plaît à souligner les liens entre les chercheurs, qu'il s'agisse d'une compétition au sujet d'un défi de mathématiques (on songe notamment à Bernoulli), ou des interactions qui peuvent confiner à une sorte de saine concurrence, lorsque Cassini poursuit et dépasse les travaux de Kepler. Les *Eloges* soulignent comment les différentes découvertes sont corrélées les unes aux autres dans une nouvelle « chaîne de la connaissance »¹¹. La métaphore du jardin, que Fontenelle attribue à Leibniz, résume bien ce principe :

⁹ Diego VENTURINO, *art. cit.*, p. 35.

¹⁰ Roger MARCHAL, *Fontenelle à l'aube des Lumières*, Paris, Champion, « Les Dix-huitièmes siècles », 1997, p. 198.

¹¹ On retrouve cette idée dans d'autres écrits, notamment dans la *Préface de l'Analyse des Infiniment Petits du Marquis de L'Hospital*, (OC, III, p. 239-241) où Fontenelle développe la ligne historique invisible qui unit les travaux de Descartes à ceux de Barrow, puis à ceux de Leibniz, et

Il disoit qu'il aimoit à voir croître dans les jardins d'autrui des plantes dont il avait fourni les graines. Ces graines sont souvent plus à estimer que les plantes mêmes : l'art de découvrir en Mathématiques est plus précieux que la plupart des choses qu'on découvre¹².

Si l'image que construit Fontenelle du savant peut sembler protéiforme, c'est qu'elle s'inscrit dans un autre idéal, baconien, d'une communauté qui fonctionnerait comme un seul homme¹³, dont il écrit l'histoire, et le combat. Cette conception des progrès de l'esprit humain le rapproche de Diderot et de D'Hobloch, ainsi que le souligne Jonathan Israel « [...] en ce qu'elle est dépourvue de tout élément d'action et de dessein providentiels, ainsi que de téléologie, et que, par conséquent, elle entend l'évolution de l'humanité comme un combat permanent [...] »¹⁴.

La conception voltairienne de l'Histoire doit donc beaucoup à Fontenelle, si l'on se fie, par exemple, à l'article « Histoire » de l'*Encyclopédie* qui semble, par endroits, reprendre et résumer les théories du vieux secrétaire de l'Académie :

On a distingué les temps en fabuleux et historiques. Mais les temps historiques auraient dû être distingués eux-mêmes en vérités et en fables. Je ne parle pas ici des fables reconnues aujourd'hui pour telles ; il n'est pas question, par exemple, de douter des prodiges dont Tite-Live a embelli ou gâté son *histoire*. Mais dans les faits les plus reçus, que de raisons de douter !¹⁵.

Il a hérité – de lui, mais aussi de Bayle – de son goût pour la modernité savante exprimée, notamment, par le refus d'une nostalgie des origines de l'homme qu'il reprochait à Rousseau de vouloir faire « marcher à quatre pattes »¹⁶. On retrouve le même relativisme historique et géographique, qu'il exprime à son tour dans des dialogues des morts, ainsi de cette réplique de Périclès dans *Dialogue traduit de l'Anglais. Périclès, un Grec moderne, un Russe* :

enfin à ceux de M. de L'Hospital : « il n'en demeura pas là », « il a commencé là où Barrow avait fini », ces formules reviennent sans cesse sous la plume du secrétaire.

¹² OC, VI, p. 394.

¹³ Idée développée aussi dans la *Préface sur l'utilité des Mathématiques*, OC, VI, p. 49.

¹⁴ Jonathan ISRAËL, « Fontenelle et l'histoire de l'esprit humain », *Revue Fontenelle* n° 6-7, p. 109.

¹⁵ VOLTAIRE, « Histoire », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* de Diderot et D'Alembert.

¹⁶ On relira avec bonheur la « Lettre de Voltaire à Jean-Jacques Rousseau pour le remercier de son envoi du *Discours sur l'inégalité* », Aux Délices, près de Genève, 30 août 1755.

Je vois [dit Périclès] que la science est un astre qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand sa lumière successivement sur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'instant où il se lève sur une autre¹⁷.

Mais si, « aux yeux de d'Argens, Fontenelle et Bayle étaient les deux auteurs qui avaient inventé la philosophie moderne comme activité ouverte au public »¹⁸, Voltaire refuse de reconnaître sa dette. Certes – mais en est-ce une cause ou une conséquence ? – il s'inscrit, dès les années 1730, dans une conception plus dynamique de l'histoire, qui prévaudra dans la seconde moitié du XVIIIe siècle¹⁹. Et l'« ingratitude » de Voltaire fit même l'objet d'un débat entre lui et Boyer d'Argens, vers 1739²⁰. Mais les attaques de l'auteur de *Micromégas* à l'encontre du vieux secrétaire furent nombreuses : le différend personnel cristallise en effet une rupture épistémologique.

Les interprétations apportées par la critique littéraire sont nombreuses et diverses, sans pour autant être contradictoires. L'un des reproches les plus récurrents dans l'ensemble de son œuvre critique portait sur le manque d'engagement, de prise de risque du vieux et trop prudent Secrétaire, installé dans les salons du Régent, qu'il assistait dans toutes ses tâches, quand lui, Voltaire, avait dû subir les foudres de divers Parlements, de l'Église, du parti des dévots, de plusieurs rois. L'un avait été censeur royal, l'autre a appris que l'on brûlait ses ouvrages à Berlin, à Genève, ou encore en France sur le même bûcher que le Chevalier de La Barre. Ainsi Christiane Mervaud postule :

Le portrait de Fontenelle vaut comme faire-valoir du militantisme voltairien, d'autant plus que les amis bien intentionnés de Voltaire ne manquaient pas, lorsqu'ils lui prêchaient la modération, de citer l'exemple du sage Fontenelle²¹.

Et d'aucuns de supposer une certaine jalousie de la part de Voltaire qui ne pouvait supporter qu'Helvétius louât Fontenelle. Cela pourrait sans doute expliquer qu'au fil des ans, Voltaire ne se soit pas calmé, en dépit – ou peut-être alors, à cause – des remontrances de ses contemporains. En 1756, alors que Fontenelle est mort, le passage le concernant dans *Le Temple du goût* a été malicieusement réécrit ; au lieu de

¹⁷ VOLTAIRE, *Dialogue traduit de l'Anglais. Périclès, un Grec moderne, un Russe*, p. 276.

¹⁸ J. ISRAËL, *art. cit.*, p. 117.

¹⁹ Voir Fr. CHARBONNEAU, *art. cit.*, p. 71.

²⁰ Voir BOYER D'ARGENS, *Réflexions historiques et critiques sur le goût et sur les principaux auteurs anciens et modernes*, Berlin, Fromey, 1743.

²¹ Christiane MERVAUD, « Voltaire et Fontenelle », *Fontenelle, Actes...*, p. 324-325.

C'était le sage Fontenelle
 Qui, par les beaux-arts entouré,
 Répandait sur eux à son gré,
 Une clarté pure et nouvelle.

On peut désormais lire « Le discret Fontenelle ». De même, Frédéric lui avait reproché de s'en prendre trop visiblement au vieux secrétaire, en 1738, dans le *Voyage du Baron de Gangan*, ce qui ne l'a pas empêché de conserver cette partie du texte dans la version finale de *Micromégas*²², en 1752. Contemporain, dans sa conception première des *Eléments de la philosophie de Newton*, ce texte concentre les deux grandes critiques de Voltaire à l'égard de Fontenelle – en plus de sa philosophie timorée. Voltaire lui reprochait son usage des ornements précieux et galants, et même l'artifice littéraire à l'origine des *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Dans l'avant-propos des *Eléments de la philosophie de Newton*, qu'il dédie à la Marquise du Châtelet, Voltaire fait une allusion tranchante au texte de Fontenelle :

Madame,
 Ce n'est point ici une marquise, ni une philosophie imaginaire²³.

La critique est sévère : à l'« imaginaire » (à entendre ici dans une acception péjorative) s'opposent le « travail », la rigueur et la « clarté ». Le style de Fontenelle se retrouve clairement parodié dans *Micromégas* lors de la rencontre du personnage éponyme et du Saturnien²⁴. Mais l'attaque la plus acerbe se trouve certainement dans le portrait du Saturnien, où le Fontenelle scientifique et le Fontenelle écrivain se trouvent donc ici écorchés :

[Micromégas] lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'Académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait à la vérité rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs²⁵.

²² Ch. Mervaud signale d'ailleurs aussi que Malesherbes lui avait signalé sur ce point « une petite difficulté ».

²³ VOLTAIRE, *Eléments de la Philosophie de Newton*, 1738, cité par C. MARTIN (éd.) in : Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, GF, 1998, p. 214.

²⁴ En effet, comme le rappelle J. Van den Heuvel, « tout le monde s'accorde à dire que le secrétaire de l'Académie des sciences de Saturne est bien Fontenelle. La ressemblance a été signalée pour la première fois par TRUBLET » : *Voltaire dans ses contes*, Paris, Armand Colin, 1968, p. 75. Sur ce point, nous renvoyons aussi à notre ouvrage : *Les Fictions à vocation scientifique, de Cyrano à Diderot*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, « Mirabilia », 2013.

²⁵ *Micromégas*, in : *Romans et contes*, R. GROOS (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 107.

Le propos²⁶, plein de condescendance n'en est que plus violent à l'encontre d'un homme qui fut membre à la fois de l'Académie Française et de l'Académie des sciences. J. Van den Heuvel explique ces attaques par le fait qu'« en 1738, au moment des *Eléments* [moment à peu près concomitant avec celui de la rédaction du *Voyage de Gangan* (1737), première version de *Micromégas*], [Voltaire] doit se situer dans le domaine de la vulgarisation par rapport à Fontenelle »²⁷. Cependant l'attitude de Voltaire à l'égard de Fontenelle est bien plus ambiguë que si elle relevait d'un simple désaccord stylistique. On sait, notamment par ses lettres, qu'il éprouvait aussi de l'admiration pour le vieux secrétaire²⁸. Et la critique porte en réalité sur une question de système, plus que d'écriture. En effet, la première moitié du XVIII^e siècle voit une rupture s'opérer : une guerre des systèmes, en quelque sorte, entre le cartésianisme finissant, dont Fontenelle est un ardent défenseur, et le newtonianisme dont Voltaire se fait le porte-parole en France. Les critiques de Voltaire à l'encontre de Descartes sont bien plus nombreuses et bien plus acerbes que les pointes envoyées à Fontenelle. On peut ainsi lire dans *Le siècle de Louis XIV* :

Descartes parut alors. Il fit le contraire de ce qu'on devait faire : au lieu d'étudier la nature, il voulut la deviner. [...] L'esprit de Descartes était trop porté à l'invention. Le premier des mathématiciens ne fit guère que des romans de philosophie. Un homme qui dédaigna les expériences, qui ne cita jamais Galilée, qui voulait bâtir sans matériaux, ne pouvait élever qu'un édifice imaginaire²⁹.

Dans le même ouvrage — mais au chapitre suivant : « des Beaux arts », car Voltaire ne fait pas mention de Fontenelle au chapitre « des Sciences » — l'auteur fait un éloge mitigé des *Entretiens sur la pluralité des mondes* :

²⁶ On peut penser, avec le recul du temps, à Huysmans décrivant Zola comme un « beau décorateur de théâtre » dans la préface d'*A rebours*, le procédé est le même.

²⁷ J. VAN DEN HEUVEL, *op. cit.* p. 75.

²⁸ Et, à propos de la première phrase de son avant-propos des *Eléments*, il s'est rapidement senti obligé de se justifier : « Je suis si éloigné d'avoir eu en vue l'auteur de la *Pluralité des mondes* que je déclare ici publiquement que je regarde son livre comme un des meilleurs qu'on ait jamais faits, et l'auteur comme un des hommes des plus estimables qui aient jamais été » (extrait d'une lettre qu'il écrivit en juin 1738 au *Journal des savants* ; cité par C. MARTIN *op. cit.* p. 214). En effet, cette phrase entraîna un mini-scandale dans le milieu de Cirey (le château de la Marquise du Châtelet) car Algarotti, ami de la Marquise, se sentit visé et Voltaire dut, à plusieurs reprises, nuancer son jugement, ce qui l'a amené à se contredire. Sur les circonstances de ce scandale et les revirements successifs de Voltaire à l'égard de Fontenelle et d'Algarotti vers 1737-1738, voir J. VAN DEN HEUVEL, *op. cit.* p. 74-78.

²⁹ VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV* (1751), p. 997-998, in *Œuvres historiques*, (R. Pomeau, éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957.

L'art délicat de répandre des grâces dans la philosophie fut encore une chose nouvelle dont le livre des *Mondes* fut le premier exemple, mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté et surtout la vérité. Ce qui pourrait empêcher cet ouvrage ingénieux d'être mis à la postérité au rang de nos livres classiques, c'est qu'il est fondé en partie sur la chimère des tourbillons de Descartes³⁰.

La critique voltairienne s'explique donc par une opposition de systèmes philosophiques, et la question du style s'avère n'être qu'un point secondaire. Son opinion dépréciative est à resituer dans le contexte du début du XVIII^e siècle, où la science a déjà acquis ses lettres de noblesse. Et Voltaire est lui-même conscient à la fois des progrès de la science à cette période, mais aussi de l'évolution corollaire de son statut au regard des « gens du monde » et de la politique³¹.

Cependant, au tournant du milieu du siècle, le cartésianisme est en totale perte de vitesse, supplanté par le newtonianisme qui domine à l'Académie des Sciences, la théorie des tourbillons n'a plus que quelques rares défenseurs, méconnus et peu audibles. Mais c'est aussi le moment où Voltaire est en passe de devenir le « patriarche de Ferney ». Fontenelle, désormais décédé, n'incarne plus un adversaire philosophique, mais simplement une autre génération, dépassée dans cette vision dynamique d'une Histoire de la pensée humaine qui ne veut plus perdre de temps à louer les Anciens. Fontenellien sur ce point, en ce sens qu'il considère que « chaque génération de modernes porte en elle les savoirs des générations qui le furent dans le passé », Voltaire a pris de ce philosophe ce qui l'intéressait. D'un point de vue littéraire, Fontenelle n'est plus qu'un Moderne de l'époque de la Querelle, par définition démodé, auteur de pastorales qu'on ne lit plus, quand Voltaire pense se hisser à la grandeur des Classiques dont il a contribué à théoriser, dans *Le Siècle de Louis XIV*, l'intemporalité. D'un point de vue scientifique, il est une étape qu'il conviendrait presque d'oublier pour poursuivre la

³⁰ *Le Siècle de Louis XIV*, éd. cit. p. 1008. (Nous soulignons).

³¹ C'est l'objet de l'analyse historiographique qu'il développe au chapitre XXXI du *Siècle de Louis XIV*, éd. cit., p. 997-1002. il s'agit là d'un élément capital pour le progrès, comme le souligne P. Rossi : « Outre [les] obstacles qui ont attiré l'attention de Bachelard, et qui concernent la connaissance et les façons de "regarder le monde", on trouve — au moment de la difficile affirmation de la science moderne — des opinions et des appréciations qui dépendent de la structure de la société, de l'organisation du travail, ou encore de l'image du docte ou du savant qui prévaut dans la société et domine dans les organisations où s'élabore et se transmet le savoir. Plusieurs de ces opinions constituent elles aussi des obstacles très difficiles à surmonter. La grande révolution scientifique du XVII^e siècle a pour origine cette interpénétration entre technique et science [...] » (Paolo Rossi, *Aux Origines de la science moderne, (La nascita della Scienza moderna in Europa*, trad. P. Vighetti, éd. J. Le Goff), Paris, Editions du Seuil, « Points », 1999, p. 33).

marche du progrès. Le patriarche a alors inversé en quelque sorte la conception fontenellienne de l'histoire, cristallisant la sienne dans un conflit de générations qui postule la permanence de la littérature, tandis que la science avance inexorablement d'étape en étape.

Difficile alors de savoir, dans ce positionnement épistémologique, quelle est la part de stratégie personnelle, et celle de conceptualisation philosophique. Mais force est de reconnaître que l'histoire littéraire lansonnienne a fortement contribué à pérenniser cette conception, comme s'il avait suffi à Voltaire de se déclarer le père de la rupture pour l'être – stratégie encore et toujours efficace. Néanmoins, la révolution romantique, étendant sa propre conception historique à ses œuvres poétiques et dramatiques, lui aura donné tort, au moins sur ce point.